

Albéric MONNIER

LES LUNES DE TERRA

1. La trahison d'un père

PROLOGUE

Je m'appelle Béroc. Béroc d'Émeraude. Je vais vous raconter une histoire. L'histoire d'un monde, Terra. Mais une histoire qui est aussi mienne. Elle n'est pas un conte, alors ne vous attendez pas à une histoire de héros, car ce sont de simples hommes qui l'ont faite. Des hommes et des femmes avec leurs forces et leurs faiblesses, des hommes faits de chair et de sang, des hommes vulnérables à l'épée, mais à la volonté de fer, poussés et portés par un espoir. Si nos faiblesses ont failli causer la perte de notre monde, laissez-moi vous conter ce récit, afin que vous preniez conscience de vos actes, pour ne pas répéter les mêmes erreurs que j'ai faites. Voici l'Histoire des Lunes de Terra...

CHAPITRE 1

Terra est un monde à part, aux contrées singulières, paysages singuliers et habitants remarquables : une beauté aux multiples facettes. Mais elle est aussi et avant tout la Terre aux Cinq Lunes. Aux reflets de la Nature, drapée d'or ou de pourpre, aux couleurs chatoyantes de l'eau ou de la nuit, chaque Lune est unique. Et chacune résonne avec un continent, un peuple ; ces derniers puisant leur énergie pour vivre dans les rayons lunaires de celles appelées Lune d'Émeraude, caressant de sa lumière verte le puissant peuple des Ours ; Lune d'Éther, fierté rouge du peuple des Aigles ; Lune d'Aigue-Marine, aux reflets aussi clairs que l'eau turquoise des Sauriens ; Lune des Sables, à la lumière d'un jaune aussi profond que la carapace des Scorpions dans le désert ; et Lune de Nuit, rayonnant pour le peuple Loup, aussi sombre et damnée que les ténèbres les plus noires qui entourent cette lie.

L'équilibre entre tous est fragile, mais existe. Il perdurerait si l'harmonie régnait, si un évènement des plus sinistres ne revenait pas, cyclique, mettre l'existence même de Terra en danger.

CHAPITRE 2

Le Siège.

L'homme terrifié ne comprenait pas. Il courait à perdre haleine, veillant à faire le moins de bruit possible sur les pavés de ces couloirs souterrains. L'individu était décharné, aux membres tordus. Maintenant, la souffrance résonnait dans tout son corps. Mais il vivait. Il dépassa l'avant-dernière porte, évita les derniers geôliers dans ce dédale de couloirs et retint sa respiration. Il glissa un œil vers la salle des gardes qui se trouvait devant lui. Elle était vide. Il retint un cri de victoire et s'y précipita. Il la traversa en flèche et monta les escaliers quatre à quatre, silencieusement, claudiquant sur ses chevilles aux angles anormalement pointus. Il arriva à une porte en bois, épaisse et solide.

L'homme attendit un bref instant, résistant à la tentation de l'ouvrir tout de suite, guettant chaque bruit, chaque craquement qui arrivait jusqu'à lui. À peine une minute plus tard, il conclut que tout était normal. Mais il fallait qu'il fasse vite. Il prit une profonde respiration. D'une main tremblante, le fugitif posa la main sur la poignée en fer forgé. Il appuya doucement et poussa l'épais panneau de bois de ses doigts aux phalanges déformées.

Une chance pareille ne se représenterait jamais. Il devait la saisir à tout prix. Il n'avait plus de larmes pour pleurer, plus de voix pour crier, seulement du sang à offrir, celui qui coulait encore un peu dans les veines de ce corps famélique.

L'homme poussa un peu plus la porte, toujours prudemment. Et fut aussitôt ébloui par une lumière trop vive, crue. Elle lui fit mal aux yeux, brûlant sa rétine. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait pas vue. Qu'importe ! Il plongerait sous sa douce morsure, il sentirait les rayons du soleil caresser sa peau pâle, striée de cicatrices. Il attendit encore quelques instants, aux aguets, prêtant toujours une oreille attentive aux bruits dans ce couloir pourtant désert. Tremblant d'une excitation retenue mêlée d'une peur viscérale, il sortit, voûté, à quatre pattes, comme un animal.

Il regarda tout autour de lui, perdu. Tous ses repères basculaient, perdaient leurs sens. Il était totalement désorienté et ne put s'empêcher de divaguer une seconde, enivré par le parfum de la liberté. La situation était critique, sa liberté encore plus : il voulait en profiter pour chaque instant qu'il passerait dehors.

L'homme fit un pas. Il se regarda, surpris, en équilibre sur ses jambes difformes malgré son apparente faiblesse. Comment pouvait-il tenir debout ? Le fugitif secoua sa tête, s'efforçant de chasser ces pensées parasites qui l'habitaient. Il

devait se concentrer et se gourmanda. Cesse de réfléchir ! Et avance ! Pars ! L'homme regarda autour de lui, plus attentivement cette fois. Des couloirs aux pierres grises, bordés de quelques torches noircies ; des fenêtres de taille moyenne qui laissaient filtrer la lumière de la liberté, rien de plus. Aucun bruit. Toujours voûté, il s'approcha doucement, craintivement d'une de ces fenêtres, prenant mille précautions pour ne pas se faire voir ni entendre. Il se colla au mur froid et prit une inspiration. Il se redressa légèrement. Sa respiration s'accéléra et tendit le cou pour regarder le spectacle que lui offrait l'extérieur. Il en eut le souffle coupé.

Non pas que ce qu'il voyait était d'une beauté fascinante, mais il voyait de la vie. Des gens. Des personnes joyeuses, tristes, colériques, rieuses, qui défilaient devant lui sans le voir, sans même se douter de sa présence. Ces gens marchaient, couraient, criaient, riaient, bavardaient avec d'autres gens. Certains étaient des marchands qui amenaient leurs marchandises, des vivres qui nourriraient les habitants de ce lieu. D'autres se dirigeaient vers un point que le prisonnier ne voyait pas, serrant précieusement un papier dans leurs mains. Le fugitif se forçait à regarder plus attentivement tout ce qui se déroulait sous ses yeux. Son cerveau essayait d'assimiler toutes ces nouvelles informations, plus abondantes que cette lumière torrentielle qui baignait la scène.

Il s'évertua à la concentration et s'obligea à observer tout ce qui entourait ces gens. Il regarda vers le sol, puis vers le ciel. Il se trouvait au rez-de-chaussée. La fenêtre derrière laquelle il était donnait directement sur une cour. De hautes murailles l'entouraient, avec de hautes tours, surveillant les environs, reliées par un chemin de ronde. Cette cour était fermée. Nerveux, le fugitif eut un grognement de dépit. S'il ne se dépêchait pas, les gardes ne tarderaient pas à retrouver sa cellule vide. Il s'astreignit à la patience. Pas de précipitation. Il se força à observer, son regard saisissant de nouveaux détails qui, jusque-là, lui avaient échappé. Parmi toutes ces gens qui s'agitaient, d'autres attirèrent son regard : des hommes, mais des hommes armés, portant un uniforme. Le même que celui porté par les gardiens de son cachot : un tissu bleu orné d'une étoile blanche aux cinq branches enflammées et cousue sur la tunique. Des gardes. Ils circulaient, attentifs et sûrs d'eux, saluant d'un signe de tête une connaissance, vérifiant les chariots de marchandises qui entraient par... la porte monumentale. Sa sortie ! Tellement grande qu'il ne l'avait pas vue, là, sur sa gauche. Le prisonnier s'excita, trépigna presque. À l'opposé de la porte, des gens entraient et sortaient d'un bâtiment qui semblait faire une séparation entre cette cour basse et une haute cour, cachée, mais d'où émergeaient tours et donjons élancés vers le ciel, d'une splendeur que le fugitif ne comprenait pas, ni n'avait déjà vue. Il abandonna cette vision et concentra son attention sur ce qu'il se passait devant lui. En face, de l'autre côté de la cour, les écuries accueillait les chevaux fatigués revenant de voyages harassants, où des palefreniers les nourrissaient avec du foin fraîchement coupé, tandis que des chevaux fringants saluaient leurs congénères par de brefs, mais chaleureux hennissements. Des chiens jappaient, tenant compagnie à leurs grands compagnons, qui les poussaient gentiment du museau. Tout ceci créait un joyeux tapage qui n'atteignait pas le fugitif. Il ne voyait que cette grande Porte, son salut.

L'homme n'arrivait plus à réfléchir, il ne pouvait pas. L'appel de la liberté était trop fort. Il inondait tout son être, le grisant comme un alcool trop fort. Il avait trop rêvé de ce moment-là. Il se concentra dans cet unique but. Il puiserait dans ses ultimes réserves d'énergie pour le faire. Il abandonna la fenêtre et s'adossa au mur. Il sentit ce picotement familier parcourir ses membres. L'homme ne put réprimer un frisson de plaisir, s'enivrant déjà de sa future liberté. Il sentit ses jambes s'étirer, se transformer lentement, trop lentement. L'inactivité prolongée et les souffrances lui avaient fait perdre ces sensations. Il ne l'avait jamais fait ici. Il avait toujours préservé ses forces pour rester en vie, les gardant secrètement pour une occasion comme celle-là. Il respira à fond. Il devait retrouver ses points de repère, y aller doucement. Son corps se mit à le torturer sans qu'il n'eût le choix de cette souffrance. Les craquements de ses articulations abîmées lui arrachèrent une grimace de douleur. Il devait la tenir éloignée de lui : c'était son unique moyen de s'échapper d'ici.

Enfin, la douleur cessa. Il était couvert de sueur, tremblant, mais satisfait. Il regarda ses jambes. Elles avaient pris une forme allongée, terminées par de puissantes pattes de Loup, mais tordues ; aux griffes un peu longues, mais cassantes ; et aux coussinets confortables, s'ils n'avaient été aussi usés et abîmés. Cette transformation le comblait. L'animal en lui se réveillait, revenait à la vie. Tous deux sentiraient encore une fois la terre sous leurs pattes, leurs griffes accrocher l'herbe et la roche pour mieux bondir vers l'avant. Des touffes de poils disparates, grisâtres, s'échappant des croûtes de saleté et de sa chair pourrissante, parsemaient ses jambes maigres et torsées. Sa belle fourrure n'était plus qu'un souvenir. Mais il n'en avait que faire. Il y avait plus important. Il devait se frayer un chemin jusqu'à la sortie, et puis de là, partir. Fuir. Loin. Très loin. Ou bien mourir. Mais comment allait-il s'échapper ? Il devait être discret, il devait être...

« Eh ! Toi ! »

L'exclamation de surprise interrompit le fugitif dans ses pensées. Il tourna la tête vers le cri et vit, debout au milieu du couloir, un soldat ventripotent, au regard interloqué, qui venait de surgir d'un angle. Ses poils se hérissèrent sur son échine, tandis qu'un étau lui serrait la poitrine. Mirck. Une brute odieuse maniant aussi habilement la pince à broyer que les scalpels et le charbon ardent.

L'homme aux pieds de Loup regarda le garde avec affolement. Il était découvert, compromettant par là même ses chances d'évasion. Une peur irraisonnée s'empara de lui. Il n'avait plus le choix. La discrétion n'était plus de mise. Ne lui restaient plus que la terreur et la fuite. Rien d'autre. Il cessa de réfléchir. Il fléchit ses pattes. Le fugitif sentit ses muscles grincer de ne pas avoir servi depuis longtemps. Mais quelque part dans son esprit, un sentiment d'excitation étincela : la Bête en lui le soutenait, tout aussi impatiente que lui. Il fuyait, et il redevenait enfin ce qu'il était : un Loup Sentinelle de Saphir. Une décharge d'énergie nouvelle électrisa ses muscles et il bondit en avant.

Dans cette cour basse, les soldats, les marchands, les palefreniers, les servantes, les valets, les nobles et tous ceux qui passaient dans un brouhaha général

levèrent la tête avec surprise. Dans un fracas de verre brisé, le fugitif atterrit devant toutes ces bonnes gens, accompagné par la musique aigrette du verre tombant sur le pavé. Sur les visages se reflétèrent d'abord l'incrédulité d'entendre un fracas si près d'eux, avant de céder la place à une stupeur effrayée, puis à une peur sans nom. Ils voyaient un Loup ! Cette race damnée presque proche de la légende ou de l'histoire pour enfant avait pris vie devant eux !

Le cri d'une servante épouvantée perça l'air et lança les hostilités. Sans perdre un instant, les soldats présents dans la cour dégainèrent leur épée et accoururent vers le tumulte, essayant de se faufiler comme ils le pouvaient à travers la cohue générale. Tâchant dans un premier temps de comprendre cette brusque panique ; puis, dans un second temps, de s'approcher – prudemment – du fugitif, les soldats ne se sentirent guère pressés de s'en prendre à cette créature répugnante et perdue qui se dressait devant eux : maudite, elle portait malheur, et le malheur n'était guère chose enviée. L'homme-Loup ne demandait pas mieux et partit ventre à terre.

Profitant de la confusion qu'elle avait déclenchée, la Sentinelle de Saphir ne se le fit pas dire deux fois et s'élança vers la porte monumentale de la citadelle. Évitant agilement les marchands bedonnants, effrayant les chevaux, il se fraya un chemin, lui-même guidé par la peur, agissant avec son instinct, laissant le Loup en lui s'emparer de ses sens et de ses membres. Son cœur battait à tout rompre, propulsant le sang à une vitesse irréaliste dans son corps et ses extrémités. Il sentit ses mains le picoter. Il en aurait hurlé de joie si la situation l'avait permise : il avait suffisamment d'énergie pour mener sa Transformation à son terme !

L'homme ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil vers ses mains déformées. Ses phalanges se tordaient, et s'allongeaient, des griffes naissaient à la base de ses ongles, les mêmes poils gris et disparates commençaient à recouvrir ses mains ainsi que ses poignets crasseux et encroûtés. Il manqua plusieurs fois de perdre l'équilibre, mais continua de fuir toujours plus vite, noyant la souffrance dans sa course. Des éclairs de douleurs envahirent sa tête, l'aveuglèrent. Luttant pour ne pas succomber à la faiblesse de son corps, la Sentinelle percuta un chariot, rebondit. Il ne sentit rien, juste cette douleur qui continuait. Il essayait seulement de garder un œil sur son trajet qui le rapprochait toujours un peu plus de sa liberté. Un dernier craquement résonna dans toute sa chair et ses os, et la Transformation s'acheva dans ce qui lui sembla être un temps record. Ses mains étaient douloureuses, il bougeait avec peine ses nouvelles pattes, aux longues griffes tranchantes, cassées par endroits, mais il ressentait de nouveau le plaisir de les planter dans la pierre pour mieux s'agripper et se propulser en avant. Il était une Sentinelle, un coureur. Il bondit.

Ses yeux endoloris s'étaient maintenant habitués à la nouvelle lumière du jour, et il put se concentrer pleinement sur sa trajectoire. Il voyait la porte se rapprocher à chaque foulée, à chaque nouvelle respiration douloureuse. Il dut zigzaguer entre les chariots encombrant la cour, éviter les chevaux qui cherchaient à l'écraser sous leurs sabots, et fuir les hommes qui voulaient l'abattre.

« Abaissez la herse ! »

Une voix féminine, furieuse, avait retenti. La herse. Non, cela ne pouvait pas se finir comme ça ! L'homme-Loup leva la tête vers la porte. La grille était encore immobile. Il ne lui restait que peu de temps. La Sentinelle jeta un regard derrière lui. Les soldats étaient distancés, ils le poursuivaient avec difficulté, gênés par l'encombrement des lieux. Mirck avait disparu. La Liberté lui tendait les mains. Le Loup dépassa en trombe l'entrée de la forteresse.

Il ne put s'empêcher de ressentir un frisson d'excitation. La grille n'avait pas bougé, les soldats n'avaient pas entendu l'ordre ou n'avaient pas eu le temps de l'exécuter ! Il était libre ! La chaleur du soleil lui picota agréablement la peau. Le fugitif ferma les yeux un bref instant pour se laisser bercer par la douce musique de la liberté. Avant de secouer sa tête comme un loup pour revenir à la raison et de rouvrir les yeux. Ce qu'il vit faillit l'arrêter net dans sa course. Un horizon s'étalait autour de lui, loin devant lui. La ville qu'il venait de quitter était en fait une citadelle perchée au sommet d'une montagne. Un souvenir d'enfance se superposa devant ses yeux, d'une telle précision, qu'il eut du mal à y croire : il se trouvait au Siège ! Des paroles de gardiens surprises dans une de ses semi-consciences lui revinrent à l'esprit. Jamais il n'avait osé les croire. Mais l'évidence était maintenant là, devant lui. Il n'avait jamais vu ce continent. Il en avait seulement entendu parler dans les vieux contes et récits que les Anciens racontaient le soir, auprès d'un maigre feu. Le Siège.

Ce continent d'autrefois était donc réel ! D'autres souvenirs le traversèrent comme un éclair. Le Siège, le continent central de Terra, le continent du Pouvoir, la Terre d'Équilibre entre les cinq peuples. Autrefois du moins. L'homme-Loup sentit des sueurs froides couler le long de son échine décharnée. Il n'avait jamais vu le Siège auparavant, et n'aurait jamais pensé le voir. Il en avait entendu parler, c'était tout. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête, il n'arrivait plus à enchaîner deux pensées cohérentes. Une part de lui-même savait ce qu'il en était réellement, mais le voir et encaisser la nouvelle était autre chose. Il se trouvait au cœur de la gangrène, au sein même de cet abcès putride qu'il avait toujours rejeté, toujours appris à combattre. Le sec impact d'une pointe de fer sur la roche le fit sursauter. La flèche l'avait manqué de quelques centimètres, déviée par un courant d'air de la montagne. Reprenant ses esprits, il relança sa course de plus belle.

Le Loup en lui le poussait toujours plus en avant dans sa fuite. Sa volonté de vivre et la terreur que lui inspirait maintenant cet endroit étaient ses seules motivations. Tous les deux faisaient corps. Ils bondirent sur un bas-côté, sautant de rocher en rocher, au risque de se rompre le cou. Érigé sur un à-pic rocheux, le Siège se trouvait sur une montagne, moins haute que les cimes d'Éther, mais suffisamment élevée pour soutenir de longues batailles. Des faubourgs avaient pris place au pied de cette montagne, et là se trouvait le salut de l'homme-Loup, le seul endroit suffisamment grand et dédaléen pour se cacher.

Une route large et sinueuse menait à ces banlieues du Siège, systématiquement encombrée de marchands venus vendre leurs produits frais, de nobles venus trancher un litige ou quémander une faveur au Grand-Prêtre, ou bien encore de simples hommes ou femmes venus demander conseil durant les journées

de doléances qu'accordait le Grand-Prêtre au peuple. Tout ceci faisait que la route était d'un désordre sans nom, malgré les efforts ininterrompus du Siège pour en faire un espace dégagé de circulation.

Brièvement, le fugitif jeta un regard en arrière. Il aperçut avec affolement des cavaliers franchir l'immense porte, poussant des cris pour obliger les hommes et leurs charrettes à libérer la route. Ces derniers s'exécutaient bon an mal an, en bougonnant. Qu'à cela ne tienne, les chevaux poussaient de leur puissant poitrail les bonnes gens et les marchandises qui ne se rangeaient pas assez vite. Sans faire de blessés, heureusement. Mirck s'était également joint à la poursuite, sa silhouette grasse et rustaude se détachant sans peine des autres soldats, plus athlétiques. Mais ce que vit surtout le Loup-Sentinelle, ce fut une chevelure noire comme le jais, attachée en queue de cheval guerrière, et flottant au vent. Daïna.

L'homme-Loup ne l'avait jamais vue, mais il avait entendu nombre de récits sur cette guerrière d'Éther, au caractère aussi trempé que la plus solide des épées. Elle était Hiéarque du Siège, chef de toutes les armées du Grand-Prêtre, au Siège et dans les garnisons présentes sur le continent. Toutes ces histoires qu'il avait surprises par bribes s'accordaient à dire qu'elle était une femme féroce, implacable, que sa haine pour les Loups de Saphir n'avait d'égale que sa beauté. Nombre d'hommes qui parlaient d'elle la craignaient tout autant qu'ils l'admiraient, non pas pour son courage sur le champ de bataille, mais pour son charme de glace. Car tous s'accordaient à dire qu'elle n'avait pas de cœur, et que la pitié n'était qu'un vain mot devant elle.

Cette terrifiante image de l'ennemi flotta un bref instant devant ses yeux. Il secoua la tête, chassant une vision vite balayée par la crainte de se retrouver aux mains des cavaliers. Il redoubla d'efforts, accentuant encore la pression sur ses muscles gémissants, allongeant encore ses foulées pour fuir plus vite, plus loin encore ! La voix de Daïna cingla derrière lui comme un coup de fouet :

« Laissez passer ! Laissez passer ! »

Sa panique monta d'un cran. L'homme laissa un contrôle presque total au Loup, à sa partie animale. Son instinct de survie et ses réflexes étaient plus forts que les siens. Le Loup se faufilait sans crainte à des endroits où l'homme aurait hésité à sauter, à passer, à se couler. Mais tout ceci suffisait-il pour s'échapper du carcan de l'ennemi ? Il préféra oublier cette question. Les poursuivants gagnaient du terrain, et ses muscles endoloris par ces trop longs moments d'inactivité criaient leur souffrance. Ses os commençaient aussi à lui faire mal, chaque impact de ses foulées sur son squelette lui rappelait les souffrances qu'il avait dû supporter, ces os brisés, mal ressoudés, donnant à sa course un rythme trébuchant. Tout son corps n'était plus qu'une plaie, mais il s'accrochait à la vie. Il ne voulait pas tomber. Il poussa un grognement de rage impuissante. Un chariot trop chargé, trop haut, trop large s'était renversé et bloquait la route. Les chevaux étaient nerveux et les marchands ne faisaient rien d'autre que de se disputer sans faire attention à ce qui se passait tout autour d'eux.

La Sentinelle embrassa la situation d'un regard, laissant libre cours au Loup. La fuite par le bas n'était maintenant plus possible, les rochers étaient

abrupts et coupants : une chute ne pardonnerait pas. Sauter sur le chariot lui faisait craindre une chute, la marchandise paraissait trop inconstante pour soutenir son corps pourtant efflanqué. Tant pis, il devrait se découvrir, quitter l’abri que lui offraient involontairement les chariots et offrir son flan aux flèches. Il passerait donc vers le haut et redescendrait un peu plus loin. L’homme-Loup bondit sous les cris surpris et effrayés, prit son appui sur un chariot, poussa de toutes ses forces sur ses jambes et sauta de nouveau sur les rochers en surplomb. Ses griffes accrochèrent la roche et il repartit sans perdre un instant. Il se retrouvait maintenant au-dessus des hommes. Il se faufila sur les rochers moins abrupts de ce côté de la route, sans jeter un regard en arrière, concentré sur ses appuis et les pierres friables par endroits qui défilaient sous ses yeux.

Daïna poussa un juron. Non seulement elle n’avait jamais vu ce prisonnier – la marque au fer rouge sur son épaule ne trompait pas –, mais en outre, celui-ci avait le culot de s’évader en plein jour, au vu et au su de tout le monde. Tout à l’heure, dans la cour, quand elle s’était apprêtée à rendre les papiers qu’elle venait de signer pour une livraison d’épées et de flèches, elle s’était figée, alertée par les cris de Mirck. Sa vision sans défaut de l’Aigle avait repéré un élément inhabituel. Ses pupilles s’étaient étrécies : à dix mètres devant elle, un homme essuyait de sa bouche le jus de la viande qui lui coulait dans le cou en suivant le sillon de ses rides ; à trente mètres, le ventre d’une souris laissait échapper les viscères qu’un chat venait consciencieusement d’extraire sous un chariot ; et à quatre-vingts mètres, elle vit ces jambes déformées, une allure étrange, des ongles anormalement longs. L’homme avait plongé derrière un chariot et disparu de sa vue. Mais pas assez vite pour apercevoir la peau brûlée de son épaule. À cet instant, elle ne fut pas certaine de ce qu’elle avait réellement entrevu. Elle avait surtout compris que cet imbécile de geôlier avait failli à son devoir, et qu’elle ne pouvait permettre que cela arrive.

« Reprenez ça ! »

Elle avait lancé un regard furibond au comptable dans sa tunique vert pomme, qui s’était empressé de reprendre ses documents. Elle connaissait la cause profonde de son énervement et le savoir ne l’apaisa pas plus. Mirck. La Hiéarque le connaissait de réputation : c’était une brute sans cervelle, dont le seul plaisir résidait dans la brutalité et le sadisme. Elle en avait la preuve avec cette marque sur l’épaule du prisonnier, une étoile imprimée dans la chair qui marquait autrefois le statut de prisonnier, abandonnée depuis plusieurs générations maintenant, car jugée trop dégradante et humiliante. Ce manque de respect des lois et des règles l’énervait au plus haut point, et le fait qu’un prisonnier – même inconnu – s’évade du Siège, qui plus est sous ses yeux, lui était intolérable. Se précipitant dehors, elle s’était promis un tête-à-tête mémorable avec cette brute épaisse, se jurant qu’elle l’enverrait passer quelques jours avec ses victimes.

Hélant Limane, son bras droit, elle avait couru d’une traite vers les écuries où des chevaux attendaient, toujours prêts en cas d’urgence.

« Six hommes avec moi ! Un prisonnier s’évade ! »

L'ordre avait claqué comme un coup de tonnerre au milieu du désordre. Six gardes s'étaient précipités à sa suite. Daïna avait sauté avec légèreté sur sa monture, enfilant prestement l'arc et le carquois accrochés à la selle, puis piqué son cheval au flanc. Avec aisance malgré son âge et ses cheveux blancs, Limane avait prestement enfourché la sienne dans le même temps.

Les chevaux s'étaient lancés à la suite du fugitif, leurs sabots chargés de menace claquant sur les pavés de la cour. Daïna avait vu avec mauvaise humeur que Mirck avait lui aussi enfourché un cheval sans autorisation et s'était élancé sans crier gare à la poursuite du prisonnier, la devançant de quelques mètres. Elle réprima un geste de colère. Il n'avait aucune permission de monter à cheval, et son mépris pour les ordres ne faisait que s'ajouter à la liste de réprimandes à son égard.

Les cavaliers avaient dépassé la grille en trombe, évitant tant bien que mal hommes et chariots qui ne cessaient de s'accumuler le long de la route. Daïna maugréa. Bien sûr, aucun de ses soldats n'avait eu la présence d'esprit de fermer la herse du Siège. Hors de la citadelle, le Loup détalait sans demander son reste, un cavalier à ses trousseaux. La jeune femme vit avec fureur et inquiétude le chemin que faisait emprunter Mirck à sa monture. Non content de transgresser les ordres, il la frappait et la battait pour aller encore plus vite, se frayant un passage tant entre les rochers qu'entre les chariots et les hommes. Le pauvre cheval manqua de tomber plusieurs fois, brutalement rattrapé par son cavalier à coups de poing furieux donnés sur sa croupe et son cou. Quant aux nombreux visiteurs venant au Siège, ils s'écartaient vivement de leur passage avec des cris indignés, pour ne pas prendre un violent coup de sabot. Sans prononcer un mot, Daïna et Limane se lancèrent de concert à la suite du geôlier, suivis des six autres soldats.

Regagnant une nouvelle fois la route après avoir dépassé un chariot par le bas-côté bordant le vide, Mirck frappa une nouvelle fois sa monture au flanc de sa main calleuse pour l'obliger à accélérer encore. L'homme eut un rictus de satisfaction, découvrant des dents pointues, à l'hygiène inexistante. Il voyait que sa victime faiblissait, qu'elle ne tiendrait pas longtemps à une telle allure. Il la vit bondir au-dessus de la route, se mettant à courir sur les rochers. Mirck ramena son attention devant lui. Un chariot renversé bloquait la route. Il enfonça brutalement ses talons dans les flancs du cheval, lui arrachant un hennissement de douleur, aussitôt réprimé par une nouvelle brutalité. Les deux coups successifs agirent comme un coup de fouet : l'animal eut un sursaut et bondit en avant vers le chariot. Il sauta, planant un instant au-dessus de la voiture renversée, sous les regards terrifiés des conducteurs, et atterrit sur la route dans un claquement sonore de sabots. La bête trébucha, cahota, et rétablit son équilibre de justesse. La poursuite reprit de plus belle.

Le cerveau noyé dans la peur, le fugitif entendait vaguement le bruit des sabots qui se rapprochaient. Ses jambes le brûlaient, ses muscles hurlaient de douleur à chaque nouvelle foulée, sa respiration se faisait sifflante. Il cherchait vaine-

ment de l'air pour apaiser la souffrance de ses membres. Une nouvelle douleur lui vrillait maintenant les côtés. Il faiblissait, il le sentait, mais il ne voulait pas s'avouer vaincu. Pas encore. Jetant un nouveau regard affolé derrière lui, il vit Mirck un peu en contrebas, longeaient les chariots de marchandises, cravachant sa monture sans pitié. Il vit un sourire étirer les lèvres de son tourmenteur. Il savait. Il savait que la course était bientôt finie pour lui. L'homme-Loup ne pouvait s'y résoudre. Il éliminerait tous ses poursuivants, un par un. Tous. Et il serait libre. Car sa volonté s'appelait Liberté. Avec un hurlement, il bondit, prenant le bourreau à contre-pied, par surprise. Au loin, Daïna saisit aussitôt le danger.

« Attention ! »

Son cri d'avertissement arriva trop tard. Pris au dépourvu, Mirck n'eut pas le temps d'engager une manœuvre d'esquive. Il vit avec surprise le fugitif bondir vers lui. Il s'était attendu à tout sauf à ça. La Sentinelle de Saphir avait puisé dans ces dernières forces pour faire ce saut. Toutes griffes dehors, il atterrit comme il l'espérait : sur l'encolure du cheval. Ses griffes postérieures se plantèrent sans vergogne dans la bête, qui se cabra dans un hennissement de douleur. Maintenant son équilibre, il poussa un rugissement de joie sauvage quand il frappa la gorge du géolier impuissant.

Ses longues griffes s'abattirent une fois, deux fois, déchiquetèrent les chairs tendres du cou avec une facilité déconcertante. Il vit un éclair d'incrédulité passer dans les yeux de l'homme. Un léger gargouillis monta de sa gorge quand il essaya de protester. L'homme-Loup frappa encore de rage et de soulagement, laissant couler en lui la fureur et les sévices oppressants qu'on lui avait infligés. Il s'acharna, oubliant la poursuite qu'il livrait à peine quelques secondes plus tôt. Il frappait encore, sans ménagement, ce qui n'était plus qu'un cadavre depuis longtemps. Ce ne fut que lorsqu'il sentit le cheval s'effondrer sous ses jambes, qu'il reprit conscience du monde qui l'entourait.

L'homme-Loup se redressa. Il vit les regards horrifiés, terrifiés de ces voyageurs qui se rendaient au Siège. Tout à coup, il se sentit perdu. Il leva ses mains griffues, pleines de ce sang qu'il avait fait couler. Il regarda le cadavre égorgé, la tête à peine retenue par quelques lambeaux de peau. Il offrait le spectacle de la démence et de la cruauté, il offrait l'image d'un Loup sauvage savourant le sang versé. Des enfants pleurèrent, des femmes s'évanouirent, des hommes vomirent. Un cri strident perça cette atmosphère de terreur. Sonnant comme un signal de retraite, tous ces spectateurs involontaires se dispersèrent, fuyant cette bête cruelle sans demander leur reste.

L'homme de Saphir regarda cette cohue, hagard. Il contemplait toujours cette scène irréelle qui se déroulait tout autour de lui, quand il tourna la tête. Ce qu'il vit agit sur lui comme un fer chauffé à blanc posé sur son ventre : les cavaliers n'avaient pas abandonné la poursuite et avaient même dangereusement gagné du terrain. Trop occupé à tuer Mirck, son action de vengeance leur avait même fait gagner un temps précieux, puisque cela leur avait aussi donné le temps de dégager un passage entre les chariots renversés pour faire passer les chevaux. Et il y avait toujours cette femme à la chevelure de jais. Son cœur se glaça. Elle regardait

dans sa direction, son cheval maintenant lancé au galop. Elle n'était plus qu'à quelques mètres à présent. Il sauta de la monture qu'il avait terrassée et qui s'effondra définitivement sous ses griffes. Le Loup bondit de nouveau vers les rochers, reprenant sa course en surplomb de la route. Il fuyait à nouveau.

Maudissant la désobéissance et la bêtise de l'homme, Daïna étouffa un cri de dépit. Elle n'avait plus le choix. Elle aurait aimé soumettre le Loup à la question, mais elle devait l'abattre avant qu'il ne fasse d'autres victimes. Même si sa présence au Siège était déjà une preuve en elle-même, elle ne pouvait mettre au second plan la sécurité des habitants du Siège et de Terra. Elle enroula les rênes autour du pommeau de sa selle, ne dirigeant plus son cheval qu'avec les jambes. Avec l'habitude de ces gestes maintes fois répétés à l'entraînement, elle prit son arc passé autour de ses épaules de sa main droite, et sa main gauche se tendit vers les flèches empennées, logées dans leur carquois. Elle encocha rapidement un trait et visa. L'homme-Loup sentit un picotement derrière la nuque. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale, malgré sa course douloureuse et haletante, malgré la chaleur du soleil sur sa peau. Ses jambes tremblaient, menaçant à chaque foulée claudicante de se dérober sous le poids pourtant négligeable de son corps. Le picotement persistait, s'amplifia. La Sentinelle ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil derrière elle. Le frisson de peur se mua en terreur glacée.

Un peu en retrait, la femme le fixait de son regard implacable, et la pointe de sa flèche pointée sur lui paraissait vivre pour le transpercer. Le fugitif paniqua, la peur menaçant de lui couper les jambes. Le Loup en lui se sentit gagné par son effroi, malgré toute sa volonté tendue vers un unique but : rester dehors, continuer à voir le soleil dont il avait été privé pendant si longtemps, ne jamais retourner dans cette obscurité angoissante.

L'homme-Loup manqua de trébucher. Il se rattrapa in extremis et reprit sa course désespérée. Mais il ne put s'empêcher de percevoir le regard de cette femme. Il sentait presque le souffle de sa monture sur ses omoplates, la flèche pointée sur son cou qui s'apprêtait déjà à pénétrer sa chair blafarde. Il ne pouvait plus attendre. Il fallait qu'il attaque, autant pour se débarrasser de l'ennemi, que pour se rassurer, se libérer de cette angoisse qui l'empêchait de respirer et de courir vers sa liberté. Il ralentit un peu l'allure et tourna la tête pour fixer sa cible, entre peur et résolution. Daïna gagnait irrémédiablement du terrain sur le fugitif. Le boitillement de sa course s'était accentué. Le Loup fatiguait, paniquait. Il avait attaqué. Il se savait acculé. Mais il avait perdu du temps à tuer le bourreau. Le sacrifice involontaire du geôlier avait permis à la Hiérarque de se rapprocher. Sa course était à présent plus saccadée, trahissant des douleurs dans les membres. Il ne tiendrait plus très longtemps.

La jeune femme garda sa flèche prête, encochée. Son cheval continuait sa course, uniquement guidée par la pression de ses genoux sur ses flancs. Aux aguets, elle repéra un brusque changement de rythme dans la course de l'Homme-Loup. Il ralentissait. Il tourna la tête vers elle. Elle surprit son regard de panique, mais de détermination aussi. Il allait attaquer. Aussitôt, elle banda son arc, tirant sans effort sur la corde, la flèche s'étirant comme le prolongement de son bras.

Sans crier gare, la Sentinelle de Saphir bondit vers elle. Son dernier saut était celui du désespoir et de la dernière chance. Trop éreinté pour mettre au point un nouveau plan, le Loup choisissait la tactique qui avait déjà fait ses preuves. Daïna tira un peu plus sur la corde de son arc. Puis, ses doigts lâchèrent doucement le filin. La flèche fila, vive dans le ciel. Dans un même mouvement fluide, elle dégagea son pied gauche de l'étrier et se laissa glisser du côté droit de sa monture, s'accrochant avec légèreté au pommeau de sa selle. Elle avait fait mouche, elle le savait.

L'homme-Loup ne comprit pas. L'instant d'avant, elle était là. Puis elle avait glissé sur le flanc de son cheval, en équilibre sur son étrier, se protégeant à la manière des cavaliers et l'esquivant. Il sentit au même moment une brusque douleur à la gorge. La Sentinelle voulut crier, mais ne put sortir qu'un faible borborygme, noyé dans un sang noir. La flèche avait atteint son but, le traversant de part en part. Il n'avait pas prévu ça. D'un seul coup, il se sentit vidé de ses forces. Un choc le secoua, presque indolore. Sous son nez, une odeur de poussière. Il était part terre. Tandis que le liquide de vie s'écoulait maintenant sans discontinuer de sa blessure, une immense lassitude l'envahit, entre tristesse et soulagement. La poursuite s'arrêtait là. Finalement, mourir serait sa fin. Et sa délivrance. Au fond de lui, le Loup courut vers lui et se jeta dans ses bras. L'homme s'assit, et le Loup vint se blottir contre lui, lui donnant de joyeux coups de museau. L'homme l'enserra dans ses bras, caressant sa fourrure tiède. Une nouvelle vie les attendait, plus heureuse il l'espérait. La lumière qui brillait dans les yeux de l'homme-Loup s'éteignit. Sa souffrance avec.

Le corps du fugitif avait roulé par terre. Il s'agita dans un dernier soubresaut, puis s'immobilisa. Daïna tira doucement sur les rênes de sa monture et lui fit faire demi-tour, contemplant calmement son œuvre, détachée. Ses hommes étaient déjà arrivés près du cadavre et avaient mis pied à terre. Ils observaient le corps avec curiosité, entre répugnance et fascination. Déjà la tache d'un pourpre très sombre s'étalait sous la gorge de cet homme venu d'ailleurs, difficilement absorbée par le sol tassé, piétiné par les voyageurs. Les commentaires incongrus de ses hommes allaient bon train, parvenant à ses oreilles, allant de l'inquiétude à la jubilation morbide :

« Il est vraiment mort ? »

– Un Loup, un vrai ! Quand je vais raconter ça aux copains... ! »

Daïna réprima un mouvement d'humeur. Cela aurait dû les inquiéter de voir un Loup ici, pas les réjouir ! Elle descendit de cheval à son tour. Les marchands et autres spectateurs involontaires de la poursuite s'avançaient déjà avec précaution, la curiosité l'emportant sur la crainte. La Hiérarque en personne avait arrêté un dangereux fugitif avec une habileté et une maîtrise incroyables. Mais quel était donc cet agresseur ? Sa façon de courir était pour le moins étrange...

« Dégagez la place ! ordonna la Hiérarque à ses soldats. Faites un cercle autour du corps, je ne veux voir personne s'approcher ! »

Les soldats maugréèrent, se reculant à contrecœur, avant d'obéir avec empresse-

ment devant le regard noir de leur supérieure. Daïna s'approcha, fronçant le nez sous l'odeur pestilentielle que dégageait le corps, s'attachant à observer la dernière preuve que le Loup était bien mort. Ses yeux se posèrent sur les larges pattes antérieures pourvues de griffes. Ces dernières diminuaient lentement, laissant peu à peu la place à des ongles d'homme. Les phalanges s'étrécirent pour former une main humaine, sale, aux os déformés. Les touffes de poils disparurent, et la patte devint un avant-bras. Elle jeta un bref coup d'œil aux autres membres. Ce qui avait été Transformé avait repris son aspect initial. L'homme-Loup était entièrement redevenu humain. Cachée sous un masque impassible, Daïna eut une grimace de rancœur et de colère froide. Ils sont revenus... Cette pensée résonna dans sa tête comme un glas.

Elle se releva et embrassa d'un coup d'œil ce qui se passait autour d'elle. Les badauds n'osaient plus avancer, mais se tordaient le cou par-dessus l'épaule des soldats pour tenter de saisir le moindre détail croustillant. Toutefois, l'air patibulaire et dissuasif qu'arboraient les soldats anéantissait toute velléité de pousser plus loin l'examen du cadavre.

Près d'elle, Limane observait lui aussi le Loup, en attendant les ordres de la Hiérarque. Leurs regards se croisèrent. Un étrange sentiment apparut brièvement dans ses yeux, avant de disparaître aussitôt. Non pas de la colère ou de la peur comme elle aurait dû s'y attendre, mais de la consternation. Daïna balaya cette pensée d'un hochement de tête : elle devait se concentrer sur le travail à accomplir. Il fallait agir, et vite. Elle dégrafa sa cape et, d'un ample mouvement, en recouvrit le corps encore tiède. Le cacher à la vue de tous rendrait les gens moins curieux et plus faciles à disperser. Elle désigna deux hommes :

« Vous deux ! Chargez les corps de Mirck et du prisonnier sur un cheval et rentrez au Siège ! Prenez les dispositions pour conserver les cadavres dans une cave du Siège. Entrée interdite à tous : je veillerai personnellement à votre sort s'il leur arrive la moindre chose ! »

Avant d'ajouter :

« Je pars tout de suite avertir le Grand-Prêtre, vous me ferez votre rapport en rentrant ! Exécution ! »

Avec un hochement de tête, les deux gardes désignés s'exécutèrent prestement. Ils gardèrent la cape en guise de linceul sur le corps et la tête du Loup, et jetèrent le tout comme un vulgaire sac de blé sur le cheval de Mirck, blessé à l'encolure, mais encore un brin vaillant pour rentrer à l'écurie. Ils rebroussèrent chemin, écartant d'un ton sec les badauds qui ne se poussaient pas assez vite. Ils s'arrêtèrent quelques dizaines de mètres plus loin, et, surmontant leur dégoût, exécutèrent la même manœuvre avec le geôlier, rassemblant tête et corps sur la même bête. Quelques minutes plus tard, ils franchissaient de nouveau la foule et se dirigeaient rapidement vers le Siège, invectivant au passage les marchands pour qu'ils libèrent le passage du chariot toujours renversé en travers de la route. Ce qui fut fait prestement.

La petite foule se dispersa, lentement puis plus rapidement. Le spectacle était terminé. Daïna reporta son attention sur Limane. Elle lui fit signe de s'appro-

cher. Le vieux soldat fut immédiatement auprès d'elle. Il était le seul en qui elle avait réellement confiance. La Hiérarque observa le vieil homme. Âgé d'une soixantaine de printemps, il avait les cheveux blancs et une barbe assortie, taillée avec soin. Les rides qui creusaient son visage encadraient des yeux noirs, vifs et alertes, dans lesquels brillait une sagesse infinie. Il l'avait formée aux armes et au commandement, puis s'était placé sous ses ordres dès sa nomination au poste d'Hiérarque. Il n'avait jamais voulu quitter l'armée, ou du moins prendre un poste moins contraignant, comme conseiller par exemple. Il avait refusé. Il était un homme de terrain et il le resterait. Pour cela, il veillait à sa robustesse, s'entraînait à la course, à l'arc, et battait encore régulièrement les jeunes recrues à l'épée. Leur infliger une correction lui plaisait tout particulièrement et faisait pétiller ses yeux d'une joie presque enfantine, taquine : « Grand-père, peut-être, mais pas gâteux ! ».

L'autre qualité de cet homme qu'appréciait tout particulièrement la Hiérarque était son réseau de contacts. Un réseau inestimable, cultivé avec soin pendant des années, dans des milieux aussi divers et variés que les conseils de notables, les garnisons de soldats ou les bas-fonds du Siège, sans compter les bars les plus malfamés des ports environnants. Elle préférait fermer les yeux sur les trafics auxquels s'adonnaient ces fameux contacts – s'ils n'étaient pas facteurs de désordre et parce que l'Équilibre avait un prix –, car elle avait besoin de ces informateurs. Mais ces derniers ne faisaient confiance qu'à Limane. Et à lui seul. Elle avait bien essayé un jour de l'accompagner, et un autre jour de le faire parler. Mais il s'était obstinément tu avec un sourire, se bornant à lui dire que des hommes lui devaient des services, et que ceux-ci le payaient en informations. Daïna avait dû ravalier sa fierté et sa curiosité, préférant la réflexion au conflit. Elle avait finalement considéré que la loyauté d'un ami était plus précieuse que tous ses secrets. Elle en avait ainsi pris son parti pour se contenter des informations – toujours exactes – que lui transmettait son subordonné.

« Hiérarque ? »

Limane avait levé un sourcil interrogateur. Daïna réprima un tressaillement de surprise, se rendant compte qu'elle le fixait depuis un moment déjà, perdue dans ses souvenirs et ses pensées. Elle baissa la voix, et le vieux soldat dut se pencher vers elle pour mieux l'entendre et l'écouter avec attention.

« Limane, je vais avoir besoin de tes contacts... Je voudrais que tu éclaircisses certains points pour moi... »

Limane la regarda d'un air grave. Il avait compris l'allusion. Apparemment, la situation de ce fugitif le préoccupait tout autant qu'elle. Elle ne savait pas si cela était bon signe. Il lui répondit sur le même ton :

« Je vous écoute... »